

par Pierre MAGNARD

On se souvient de la cérémonie du 6 septembre 1620 à Port-Royal où, en présence de Mère Angélique venue tout exprès de Maubuisson, Mère Agnès, ayant reçu la bulle de Rome, prit possession de la coadjutorerie de l'abbaye.

Quand la Mère Agnès ouvrit l'antiphonier qui était sur le pupitre, l'antienne qui se présenta à l'ouverture du livre était celle-ci : *Voici les deux oliviers et les deux chandeliers qui luisent devant le Seigneur...* La Mère Agnès saisit ces deux mots *duae olivae*, et dit à la Mère Angélique « nous serons deux, ma sœur », pour faire entendre que sa sœur ne devait pas penser à quitter l'abbaye, mais qu'elle, Agnès, l'aiderait à porter un fardeau qu'elle estimait être au-dessus de ses forces (1).

A partir de cette image, on aura souvent insisté sur la complémentarité des deux sœurs, jusqu'à voir, dans leurs destins croisés, la volonté de la Providence à maintenir l'identité et la continuité de Port-Royal, en permettant qu'Agnès relaie Angélique chaque fois que celle-ci, soit parce qu'elle était en charge de Maubuisson, soit parce que ses scrupules sur l'obtention des bulles la poussaient à se défaire de son abbaye, soit parce que la traversait la tentation visitandine, semblait ne plus pouvoir assumer la direction de la maison. Sans doute, de tels relais existèrent depuis qu'Angélique confia à Agnès la charge des novices jusqu'à l'élévation d'Agnès au rang d'abbesse. Un jour, la maladie puis la mort de la Mère Angélique devaient faire de la Mère Agnès le plus sûr gage de la continuité de Port-Royal. Ce phénomène de vicariance ne saurait cependant nullement dissimuler non seulement les différences de tempérament soulignées par Thomas du Fossé et par Besoigne, entre les deux sœurs, mais surtout les différences de charismes et, en somme, de spiri-

tualité. S'il est, à mon sens, tout à fait vain de spéculer sur un Port-Royal qui eût été conduit par Agnès et non par Angélique, il est en revanche éclairant de souligner la diversité considérable, dans une même famille d'esprits, entre Angélique toute de feu et d'enthousiasme quand la mélancolie et le scrupule ne l'envahissent pas, Angélique de Saint-Jean raisonneuse, volontaire, combative, et Agnès chez qui dominant, en toute rencontre, un calme, un équilibre, une égalité d'humeur propres à nous étonner. Peut-on en trouver le secret dans sa spiritualité ?

Celle-ci semble tenir à trois influences parfaitement intégrées, celle du capucin Archange de Pembroke, celle de François de Sales, celle enfin de l'école française — Bérulle et Condren — à travers Sébastien Zamet, en bref franciscaine, salésienne et oratorienne. Saint-Cyran ne semble avoir eu qu'un rôle secondaire sur elle, même si l'épisode de la ceinture dénouée nous rappelle le cœur qu'elle eut toujours pour les tribulations du saint homme.

Si Pembroke est le premier à avoir vu en la coadjutrice de dix-sept ans une future grande religieuse, la lecture du *Chapelet secret*, de la *Religieuse parfaite*, des *Occupations intérieures* et des deux volumes de *Correspondance* témoigne d'un équilibre entre salésianisme et bérullisme.

Le premier trait à retenir de Mère Agnès, directeur d'âmes, est le peu de crédit qu'elle accorde au sentiment que nous pouvons avoir tant de nos élans que de nos défaillances. Si Dieu nous agrée, adhérons à sa volonté non parce qu'elle nous réjouit, mais parce qu'elle est volonté divine ; de même si elle nous frappe, n'y voyons pas une punition de nos péchés, mais la simple injonction à « adhérer » au mystère de la Croix. La préoccupation de notre salut semble secondaire par rapport à l'exigence primordiale d'aimer Dieu pour lui-même, et non par rapport au bien ou au bonheur que nous en pourrions escompter. Mère Agnès, note Besoigne, « n'avait rien tant à cœur que de détruire et dans elle et dans les autres jusqu'aux plus petites fibres de l'amour-propre et de la recherche de soi-même » (2). N'est-ce pas en effet un reste d'amour-propre qui caractérise la « religieuse imparfaite » ? C'est parce qu'elle est trop engagée dans l'amour d'elle-même qu'elle « cherche satisfaction dans l'accomplissement des exercices spirituels, dans les actes de charité ou encore dans la connaissance des choses saintes ».

La religieuse parfaite, n'aimant tous les exercices spirituels que par l'amour même qu'elle porte à Dieu, qui doit être le principe

de toutes ses affections, est disposée à en souffrir la privation, soit que Dieu la rende incapable de toutes ces choses par la maladie, soit qu'il l'occupe en d'autres par l'obéissance. Elle croit ne rien perdre alors, parce qu'elle met la volonté de Dieu à la place de tout ce qu'elle ne fait pas, sachant que c'est lui qui remplit le ciel et la terre, et qu'elle ne sera jamais vide, tandis qu'il sera sa plénitude, et qu'elle ne suivra que ses ordres, dans les choses qu'elle ne fait pas, aussi bien que dans ce qu'elle fait (3).

Plus loin, on lit :

Cette voie de privation est souvent une meilleure marque que cette âme cherche Dieu en vérité, que ne serait la pratique fidèle de tous ses exercices spirituels. Et de même aussi le délaissement intérieur, dans lequel Dieu la met quelquefois, fera connaître encore mieux qu'elle aime davantage en Dieu ce qu'il est en lui-même que ce qu'il est au regard d'elle ; et qu'elle aime moins les bénédictions de Dieu que le Dieu des bénédictions (4).

On trouve, un peu plus loin, l'accent mis sur l'« indifférence » dans laquelle doit être la religieuse à l'endroit « de la manière dont Dieu la traite », qu'il se découvre ou se dérobe à elle (5). La religieuse parfaite doit « supporter avec patience l'interruption des grâces de Dieu, quand il plaît à Dieu de lui faire éprouver qu'elle ne les mérite pas » (6). Vivant dans le « retranchement de toutes les curiosités », la véritable religieuse ne se pose à ce propos aucune question, « ne voulant savoir que Jésus-Christ crucifié [...]. Les choses saintes, précise Mère Agnès, deviennent mauvaises et vicieuses quand on les rapporte à soi-même » (7). Le retour sur soi ne peut que pervertir notre connaissance et notre amour de Dieu. Ayant le moi réflexif pour sujet, la méditation introduit une distance ontologique infranchissable à son objet, tandis que la contemplation, pour être unitive, requiert « l'abandonnement » de soi : « La vraie religieuse veut être comme *un vaisseau perdu* auquel personne ne pense. Elle dit toujours à Dieu dans son cœur avec le prophète : *Toutes mes aventures sont dans vos mains*, n'estimant rien que ce que Dieu la fait être en sa présence et désirant qu'il la cache dans le secret de son visage » (8). Et de vivre la pauvreté intérieure et extérieure jusqu'à une « désappropriation tout entière » de tout ce que, créature issue du néant, elle a pu recevoir dans la création (9).

On remarquera que cette spiritualité de l'amour désintéressé et de l'abandon à Dieu est bien dans la ligne de François de Sales qui opposait « le contentement que l'on a d'aimer Dieu parce qu'il est

beau à celui que l'on a de l'aimer parce que son amour nous est agréable », ajoutant :

Il faut tâcher de ne chercher en Dieu que l'amour de la beauté et non le plaisir qu'il y a en la beauté de son amour. Celui qui priant Dieu s'aperçoit qu'il prie, n'est pas parfaitement attentif à prier ; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie pour penser à la prière par laquelle il prie... Si vous réfléchissez et retournez vos yeux dessus vous-mêmes, pour voir la contenance que vous tenez en le regardant, ce n'est plus lui que vous regardez, c'est votre maintien, c'est vous-mêmes (10).

Plusieurs lettres de Mère Agnès sur l'oraison développent ce thème que reprend *L'Image d'une religieuse parfaite*, mais la fidélité à François de Sales va encore plus loin, puisque l'âme fait son salut, non pas dans un activisme intéressé, encore moins dans une acquisition mercenaire de mérites, mais dans un abandon total au bon vouloir de Dieu.

Si l'on s'avise que *L'Image d'une religieuse parfaite* a été achevée d'imprimer en janvier 1665, avec privilège royal du 11 novembre 1664, on peut dire que cet ouvrage atteste une persistance continue de l'esprit salésien chez Mère Agnès. Les influences de Sébastien Zamet, qui régna, il faut le rappeler, douze ans sur Port-Royal (de 1624 à 1636), et du Père de Condren, qui fut son directeur, ne firent que composer avec celle de l'évêque de Genève. Si Mère Agnès « se soumit avec simplicité » à l'empire de Monsieur de Langres, selon le mot de Besoigne (I, p. 161), c'est qu'hormis quelques règles disciplinaires — le rang et la dot des postulantes, l'habit des religieuses, le linge d'autel, les pratiques pénitentielles — que la Mère ne se privait pas de qualifier « d'extravagamment dévotes » (*ibid.*, p. 162), la mystique dite « abstraite » qu'on retrouve dans les *Avis spirituels aux âmes dévotes* s'accorde en première apparence relativement bien avec l'enseignement reçu de François de Sales. Contre celles qui rapportent à elles-mêmes les exercices spirituels et en jugent selon le plaisir éprouvé, Zamet écrit : « Il n'y a rien de si dangereux que cette avidité de posséder des joies et des consolations sensibles en ces exercices... Toute âme, qui est abîmée en cette volupté, ne saurait être appelée pudique ni fidèle servante de Dieu, parce qu'elle aime mieux le don que le donateur, mieux le contentement et la joie que celui dont elle dérive » (11). Nous avons trouvé même formule plus haut chez Mère Agnès. Sur l'exigence d'un amour désintéressé, il écrit :

C'est une servante mercenaire et non une fille libérale qui ne regarde que le bien et la gloire de son Père et non son intérêt ni son utilité. Aussi quand la douceur et la suavité se retirent, elle s'en émeut au même temps et, pleine d'impatience et d'indignation, elle renonce aux exercices de piété et au service de Dieu, et secouant le frein de la crainte et de la pudeur, elle s'abandonne aux plaisirs extérieurs et aux consolations sensuelles. En un mot, elle ne sert Dieu qu'autant qu'il la paie, elle qui trouve plus de contentement à le suivre qu'à suivre les créatures (12).

On croirait entendre François de Sales et même Jean-Pierre Camus. De même, quand il met en garde contre tout zèle intempestif, tout activisme, tout effort par lequel nous prétendrions ajouter au mouvement de la grâce, et conseille de laisser faire l'Esprit sans rien y ajouter de notre cru :

Que si le Saint Esprit vous attire à choses plus sublimes, suivez son mouvement sans résistance, mais ne faites point aussi d'effort ou pour vous élever à un état si sublime ou pour vous y conserver quand le Saint Esprit vous y aura mis, parce que de telles grâces dépendent absolument de la divine bonté et, comme elles sont beaucoup au dessus de nos forces, vous ne pouvez rien faire de votre part pour vous y élever ou conserver ; au contraire votre travail et votre industrie serviront plutôt à détruire ou du moins à empêcher l'opération de Dieu qu'à l'établir ou avancer en votre âme (13).

S'étonnera-t-on de lire des propos semblables sous la plume de Mère Agnès dans sa lettre à la sœur Marie de Saint-Joseph, du 18 mars 1634. Il faut « aller à Dieu quand il vient à nous, c'est-à-dire faire des actes quand il nous en donne le mouvement et, quand il n'agit point en nous, demeurer sans action » (14). Il n'est pas indifférent de noter que cet avis est justifié par une référence à François de Sales ; il se poursuit ainsi : « Il faut donc attendre ce tirement et ne nous pas lever devant le jour... Nous devons cesser toute pensée, tout acte, toute affection et ne point cesser cette cessation, jusqu'à ce que Jésus-Christ nous en tire, nous obligeant d'exercer quelque acte qui nous réveille » (15). « Ne craignez point de vous priver de vos propres actes », rappelle-t-elle à plusieurs reprises, « non par paresse ou stupidité », mais par cette « oisiveté sainte », référée au seul « faire de Dieu » qui doit être le fond de toutes nos opérations.

On conçoit qu'on ait pu crier au quiétisme et même parler, comme le rappelle Besoigne, de cet « amour prétendu pur et mal à propos

désintéressé, lequel non seulement se porte à Dieu sans aucun regard du bonheur propre de la personne qui aime, mais qui irait même à renoncer à son bonheur, pour la plus grande gloire de Dieu » (16). En fait, on ne trouve pas chez Mère Agnès formulation explicite de ce que François de Sales appelait « l'hypothèse impossible », quand bien même elle prônerait, notamment dans *L'Image d'une religieuse parfaite*, la « pauvreté intérieure. qui consiste à supporter avec patience l'interruption des grâces de Dieu ». Resterait une certaine complaisance pour des états de passivité, qui parfois annonce un certain Fénelon et évoque dangereusement la proposition 2 de Molinos : « Vouloir faire une action, c'est offenser Dieu qui veut être le seul agent ». Pourtant, l'expression la plus avancée de Mère Agnès reste *Le Chapelet secret*. Ce qui frappe d'abord, en cet écrit, c'est le refus de toute domiciliation du divin dans l'intériorité humaine ; l'égre-nage des seize attributs de Jésus-Christ est là pour nous le répéter, comme un leit-motiv : dès l'article *Sainteté*, on dit qu'« on souhaite que la société que Jésus-Christ veut avoir avec les hommes, soit d'une manière séparée d'eux et résidente en lui-même ». Et d'ajouter ce commentaire : « Votre bonté vous donne le désir d'une résidence mutuelle en nous, mais votre sainteté ne vous le permet pas ». On en vient, par respect de la transcendance, à « se dépouiller de Dieu » en acceptant d'être privé des « consolations intérieures », à « se déposséder de lui », « étant assez qu'il se possède lui-même » (art. *Plénitude*, puis *Possession*), car nous devons désirer Dieu pour lui-même, sans désirer qu'il ait souci de nous (art. *Satiété*). Peut-on prétendre que Dieu étant absolument libre en sa gratuite miséricorde puisse être tenu envers nous par des promesses qu'il aurait pu nous faire (art. *Liberté*) ? « Jésus-Christ ne saurait rendre compte qu'à lui-même des desseins qu'il prend sur ses créatures » (art. *Incompréhensibilité*). L'article le plus fort est, sans aucun doute, le dernier, *Inapplication* :

Afin que Jésus-Christ s'occupe de lui-même et qu'il ne donne point dans lui d'être aux néants, qu'il n'ait égard à rien qui se passe hors de lui, que les âmes ne se présentent pas à lui pour l'objet de son application, mais plutôt pour être rebutées par la préférence qu'il doit à soi-même, qu'elles s'appliquent et se donnent à cette inapplication de Jésus-Christ, aimant mieux être exposées à son oubli, qu'étant en son souvenir, lui donner sujet de sortir de l'application de soi-même pour s'appliquer aux créatures.

Que l'expression soit un peu précieuse et affectée n'ôte rien à l'inspiration oratorienne du texte ; il y a là du Condren qui écrivait à une carmélite, Mère Angélique de Jésus, en 1628 :

Vous êtes au monde pour Dieu et non pas pour vous, pour honorer la vie du fils de Dieu parmi les hommes, pour vivre avec lesquels il était sorti de son Père sans se séparer de son Père, et vivait au monde sans adhérer au monde et sans être au monde... et demeurant toujours dans la séparation infinie que l'être divin en a ; vous devez donc être aussi au Fils de Dieu dans le monde, mais dans la séparation qu'il a du monde... et vous ne devez vous occuper ni du monde, ni d'aucune créature..., mais vous laisser au Fils de Dieu séparé de toutes choses. Et vous lui devez laisser votre vie, tout ce que vous êtes, en sacrifice, en possession et en usage, tel qu'il vous plaira (17).

Dans une lettre au Père Marin Jomart, minime, toujours de 1628, Condren définit la sainteté comme l'« adhérence » pure à Dieu et la séparation de toutes choses « voire de soi-même ». De nouveau à la Mère Angélique de Jésus, toujours en 1628, il recommande de « perdre tout désir de vivre et d'être » afin que toute sa disposition soit que Dieu soit en elle. « L'appropriation » à Jésus-Christ n'a d'autre but que d'établir Dieu en chaque homme par l'Esprit ; or

sans être autre chose que ce qu'elle est éternellement elle, [*cette divine personne, le Saint Esprit*] s'approprie les hommes et en fait usage pour Dieu [...] et toutefois dedans cette possession que cet Esprit divin prend des hommes qui sont membres de Jésus-Christ, il demeure si saintement et purement lui qu'il demeure parfaitement dans le Père, dans le Verbe et dans soi-même, sans en sortir aucunement, sans adhésion à ce qu'il est, parce qu'en s'appliquant aux hommes, il les anéantit dedans son application même, tant elle est sainte, et tant elle ne peut rien souffrir de créé, ni rien endurer que sa propre pureté (18).

Si Besoigne soupçonnait quelque dérive quiétiste, l'abbé Bremond s'interrogera sur la fidélité d'une telle doctrine au dogme de l'Incarnation : d'aucuns n'avaient jadis considéré le Christ qu'en son humanité ; n'est-ce pas l'inverse qui se produit ici ? Il convient de replacer ces textes dans la ligne de la doctrine béruillienne des trois néants, celui de la créature, auquel s'ajoute, si l'on peut dire, celui du péché, que ne pourra compenser que l'anéantissement dans la pénitence et la communion à Jésus-Christ crucifié. Repris par le

P. de Condren (*Lettre 56*, p. 180), ce thème inspire tout le début de *L'Image de la religieuse parfaite*, comme aussi la *Correspondance* ; ainsi dans une lettre à son frère Robert Arnauld d'Andilly du 12 août 1634, après avoir dénoncé ceux qui prétendent attirer Dieu à eux et « mettre l'immense dans le fini », elle écrit :

Et c'est une chose étrange que pour rendre notre petitesse capable de Dieu, il faut la rendre encore plus petite, afin que, de ce néant, Dieu en tire une capacité digne de lui [...] *Qui perdra son âme, il la gardera pour la vie éternelle*. Et c'est se perdre que de s'oublier et n'avoir aucun appui sur soi-même, entrant continuellement dans l'infinité de la puissance divine pour y trouver ce que nous avons perdu en nous-mêmes.

On comprend mieux alors le sens de cette « adhérence » à Dieu par séparation de toutes choses, voire de soi-même, inspirée de cette prière recommandée par Condren : « Je me sépare de tout ce que je suis, adhère à tout ce que Dieu est, et je veux souffrir pour sa gloire tout ce qui se passe en moi » (19).

Cette spiritualité de l'anéantissement est présente tout au long de la *Correspondance* de la Mère Agnès ; ainsi cette lettre à une malade, de 1628 :

Rendez-vous à Dieu dans cette infirmité d'une manière digne de lui, c'est-à-dire ne regardant que sa volonté [...]. Adorez l'indépendance de Dieu dans votre inutilité et confessez par votre résignation [...] que Dieu n'a que faire de vous ni de votre santé, et faites plus d'estime de ne rien faire parce que Dieu vous y réduit que de travailler beaucoup pour son service, en tant qu'actions qui partent de nous et par conséquent qui sont fort petites et bornées. Mais où Dieu se trouve, il y a toujours infinité, pourvu que l'âme entre en lui et en ses desseins [*et d'en tirer cette leçon que*] la vertu se perfectionne en l'infirmité, [*vécue comme cette*] infirmité spirituelle qui est une désistance de l'âme, qui a tout laissé à Dieu sachant qu'elle ne peut subsister par elle-même et qu'il n'y a rien de si avantageux pour elle que de porter les dispositions de Dieu (20).

Même accent dans la lettre à la sœur Angélique de Sainte-Agnès, où s'ajoute le thème d'un Dieu qui se cache à notre âme au moment même où nous nous abandonnons à Lui. Le mystère de la Croix ne fut-il pas un mystère de « déréliction » : *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'avez-vous délaissé ?* Ce que commente Mère Agnès en disant : « Il faut adorer Dieu caché dans le fond de notre âme et se donner

à lui pour porter ce cachement et tous les effets pénibles qui en résultent [...]. Parmi ces ténèbres et dans l'ignorance où l'on est souvent de son état, il faut subsister sans subsistance et se laisser à la pure merci de Dieu (21).

Un détachement aussi radical ne laisse pas de surprendre, voire même parfois d'inquiéter. Besoigne défendait Mère Agnès d'une dérive quiétiste, l'abbé Bremond s'interrogeait sur sa fidélité à la dogmatique de l'Incarnation. De fait, la logique de la mystique abstraite semble entraîner notre héroïne dans une dérive de Bérulle en Condren, de Condren en Zamet qui accuse tous les traits négatifs de ce chemin d'ascèse. Si notre propos ne saurait être d'en étudier la progression dans une généalogie spirituelle, force nous est cependant d'en déterminer la teneur et d'en évaluer la portée tant au plan théorique qu'au plan pratique.

*Pulvis et cinis.* Poussière en son origine, cendre en sa destinée, la créature doit parcourir le chemin de l'existence avec le sentiment de son néant. Ne trouvant nulle consistance autour d'elle, nulle subsistance en soi, elle doit se départir tant d'elle-même que des êtres et des choses, afin d'être toute disponible à l'infini divin, seul réel. La vertu de religion ne connaît d'autre loi que celle du tout ou rien : que la créature aille jusqu'au terme de son anéantissement, elle fera place entière à Dieu ; qu'elle se consume jusqu'à la cendre et la voici poussière aux mains du Créateur pour indéfiniment renaître du bon vouloir de Dieu. Bérulle, Condren, Zamet ne cessent de méditer sur cette absolue dépendance du créé par rapport à son principe, le drame du calvaire représentant pour eux moins le geste rédempteur que la plus haute expression d'une théologie sacrificielle requise de la stricte logique d'une création *ex nihilo*. Pourquoi en effet restaurer la naissance de ce qui est né de rien ? Mieux vaut l'offrir en sacrifice au Créateur, comme le fit le Christ sur la Croix. Issue du néant, ne pouvant d'elle-même subsister, la créature ne peut escompter d'être que son propre anéantissement, qui, d'instant en instant, permet au divin potier d'en modeler la meuble argile. La geste christique est création continuée. La doctrine bérullienne des trois néants — de la créature, du péché et de la pénitence — connaît, on le voit, chez Condren et chez Zamet une radicalisation qui outrepassa ce qu'avait le fondateur de l'Oratoire. En témoigne cette lettre de Zamet à l'une de ses dirigées :

Vous dites que vous trouvez que rien n'est que Dieu. Vous avez là une pensée qui est très véritable, car nulle chose, pour grande

et sublime qu'elle puisse être, n'a subsistance et être en soi-même. Dieu seul possède cette propriété, et si les créatures sont et subsistent, c'est par la communication que Dieu leur fait de la propriété qu'il a d'avoir lui seul un être et une subsistance véritable et indépendante d'aucune chose. Ainsi vous avez raison de dire que rien n'est que Dieu et il est certain que cette parole est si véritable que si Dieu retirait la communication qu'il fait de son être et de sa subsistance aux créatures, elles se trouveraient elles-mêmes un rien et Dieu se trouverait seul ayant et possédant un être et nulle chose n'en aurait plus et tout serait réduit dans le néant (22).

De cet anéantissement de la créature, l'évêque de Langres tire toutes leçons pratiques au plan de la vie spirituelle ; ainsi, à une autre dirigée, il écrit :

Estimez beaucoup, je vous supplie, la pensée du néant que vous êtes au regard de Dieu, car cela est en vérité. Mais je vous dirai que vous n'en portez pas tous les effets, car un néant ne tire pas tant de conclusions comme votre esprit en cherche et en produit ; il ne regarde point ses fautes, il n'en demande point pénitence, il ne pense point à l'avenir, il n'épluche point son oraison ni ses effets [...]. En un mot ce néant est un néant, c'est-à-dire un vide ou une capacité que Dieu rencontre ou, pour mieux parler, qu'il fait, qu'il forme de sa propre main, dans laquelle il fait être toutes choses ; et comme il a tiré le monde du néant, qu'il l'a fondé sur le même néant [...], Dieu tire de l'âme qui se fait un pur néant devant lui des effets merveilleux (23).

On comprend l'injonction réitérée faite aux dirigées de « sortir hors d'elles-mêmes », de n'avoir « adhérence ni participation » à quoi que ce soit, de « vivre désappliquées de toutes choses », car un néant n'est que ce qu'il est, c'est-à-dire « rien du tout ». Si un néant est sans qualité, sans vie, sans effets propres, il doit être sans action ; dans une âme qui sera allée au terme de l'anéantissement, Dieu seul sera, vivra et agira ; bref, on doit se perdre sans même s'aviser d'une telle perte, si l'on veut trouver Dieu. A une autre dirigée, Zamet écrit : « Allez donc si avant qu'on ne se trouve plus et ce n'est pas être assez perdue de connaître qu'on est perdue. Ce néant qui se trouve dans cette perte ne va pas seulement à faire qu'on ne soit plus rien, mais encore à ignorer ce rien que l'on n'est plus » (6 octobre 1630, p. 418).

On comprend mieux tel ou tel trait de la spiritualité de celle qui eut grand peine à se déprendre de l'influence de Sébastien Zamet,

qui ne lui signifia son départ de Port-Royal qu'en se faisant violence à elle-même et qui quatre ans après écrivait à Monsieur Singlin qu'elle « ne pouvait alors concevoir qu'il fallut se séparer si manifestement de M. de Langres » et qu'elle « ne l'avait fait qu'à force qu'on l'avait entreprise là-dessus » (24). Significative à cet égard est la première lettre d'Agnès à Saint-Cyran, que nous a conservée Faugère, lettre datée de 1636, donc juste consécutive à la rupture : c'est dans le plus pur style de l'évêque de Langres que l'abbesse confesse à son nouveau directeur avoir « donné lieu à quelque accommodement humain quoique imperceptiblement et ne croyant pas le faire » et veut reconnaître dans cet « aveuglement » un « châtement que Dieu fait de ses péchés ». N'ayant pas la prétention de déterminer une évolution de la pensée de la Mère Agnès à travers les lettres d'elle qui nous ont été conservées manifestement avec la volonté de mettre l'accent sur sa constance, sa stabilité dans ses engagements, son égalité d'âme à travers les épreuves, nous nous bornerons à relever quelques traits qui semblent la marquer tout au long de sa vie, même si le témoignage en est plus vif dans les lettres des années 1630.

Le premier, que nous avons déjà indiqué, est la disqualification de l'*ego*. Celui-ci ne saurait être un principe de subsistance et, à ce titre, rien de ce qui en émane ne saurait être crédité de la moindre valeur. Dans sa lettre, déjà citée, à Robert Arnauld d'Andilly, du 12 août 1634, Mère Agnès prône l'anéantissement de nos volontés, des mauvaises certes parce que contraires à Dieu mais aussi des bonnes, « comme n'ayant pas leur entière perfection à cause du mélange que nous faisons de nos propres instincts avec ceux de Dieu », et de préciser que l'action de la grâce « veut bien notre consentement, mais non pas notre mouvement » (25). S'il est vrai en effet que nous ne sommes que par Dieu dans l'ordre de la nature, *a fortiori* en est-il ainsi dans l'ordre de la grâce. D'où cette incessante critique de l'intériorité dont le témoignage est toujours suspect. Le fond de l'âme, où agit Dieu, est hors de notre expérience : si la raison agit fortement, la foi le fait imperceptiblement, parce que « tous les sentiments humains lui sont opposés, de sorte que, se séparant d'eux, elle fait son impression dans le fond de l'esprit si secrètement et si intimement qu'il est besoin d'une autre foi pour croire à une opération si imperceptible » (à Arnauld d'Andilly, 10 septembre 1634, I, pp. 56-57). La grâce ne communique rien aux sens, de sorte qu'il doit y avoir une continuelle séparation de l'un et de l'autre. Comment pourrions-nous juger si notre foi est grande ou petite

« puisqu'elle ne se voit point, qu'elle ne se sent point et qu'elle réside en l'homme intérieur où l'on n'entre point que par la perte de toute connaissance » (*ibid.*, p. 58) ? Dans la lettre déjà citée à Sœur Angélique de Sainte-Agnès, Mère Agnès lui recommande de consentir à « être séparée de l'âme de son âme », car

il n'importe pas de connaître la grâce en nous, pourvu qu'elle y soit en la manière qu'il plaira à Dieu, ou cachée ou manifeste ; mais il faut vouloir seulement être en elle et assujettir à elle, soit qu'elle soit en nous ou hors de nous, parce qu'il semble que l'intime de notre âme, où la grâce se cache quelquefois ne soit pas nous-mêmes, puisque nous ne pouvons entrer dans ce fond, qui est ténèbres pour nous, et que c'est là où Dieu habite (26).

A la doctrine du Dieu qui se cache est liée celle de l'âme obscure et même de l'âme cachée. Mère Agnès s'en explique dans *L'Image d'une religieuse parfaite*, où elle présente l'âme comme ce par quoi nous participons au mystère de Dieu. D'où cette transcendance de l'âme par rapport à notre intériorité : « Notre âme n'est point pour la terre ; Dieu l'a créée pour lui et elle sera toujours inquiète, jusqu'à ce qu'elle retourne à lui » (p. 40). Pour cette âme que Dieu nous a confiée nous devons avoir un quadruple amour de compassion, de bienveillance, de complaisance et de respect. L'illusion serait d'oublier cette distance et de prendre nos sentiments et nos désirs, nos regrets et nos repentirs comme venant d'elle. En fait, nous avons peu souvent commerce avec elle, car nous ne pénétrons pas jusqu'au fond de notre cœur, dont nous sépare le voile de l'amour-propre. D'où cette conception de l'âme obscure, chère à la tradition oratorienne, que l'on retrouve jusque chez Malebranche, cette âme où Dieu se cache parce qu'en fait elle est cachée en Dieu.

Ce trait majeur décide de l'infléchissement de nombreux traits pratiques, relatifs à l'examen de conscience, à la direction spirituelle, à l'obligation d'obéissance, à l'oraison. Compte tenu de la difficulté à vivre en son âme, c'est négativement que l'on pratiquera le recueillement en soi-même en s'exerçant à la « pauvreté intérieure » : être « pauvre d'esprit » c'est posséder les biens spirituels comme des biens qui ne nous appartiennent pas et qui dès lors ne donnent lieu à aucune jouissance, non plus qu'à aucun sentiment. En conséquence, si nul ne se sent justifié, nul ne se sent non plus réprouvé : la religieuse parfaite sera « exempte des troubles et des inquiétudes que la présomption forme ordinairement dans les âmes qui n'ont pas la pauvreté intérieure » (27). On comprend alors l'autorité que pouvait

avoir Mère Agnès dans le domaine de la direction spirituelle ; rappelons simplement le témoignage de Jacqueline Pascal, dont elle savait dissoudre les scrupules et dissiper les angoisses. Nous ne voulons pas revenir sur l'oraison non plus que sur l'obéissance, dont d'autres confrenciers ont excellemment traité, mais conclure sur une constante, en dépit de la diversité des influences et des directeurs, dans la physionomie de la Mère Agnès, l'égalité d'âme dont elle fit toujours preuve et la paix qu'elle faisait régner autour d'elle.

Dans une lettre à sœur Marie-Angélique de Sainte-Thérèse Arnauld, datée de 1654, on lit : « L'on m'assure que vous avez l'esprit en paix [...], cette paix du cœur qui regarde Dieu avec une humble défiance de soi-même, mais sans exclure une parfaite confiance en sa miséricorde ». L'ancrage de la vie spirituelle non plus en nous mais en Dieu permet en effet à l'âme d'échapper à une inquiétude qui ne tient qu'à notre opération propre. Cette paix ne se gagne pas sans peine, elle est le fruit de cette « pauvreté intérieure » à laquelle on ne parvient que dans l'exténuation de tout état d'âme et de tout mouvement affectif ou volontaire :

*Vous êtes en paix après vous être fait de grandes violences [litt-on dans une lettre à sœur Angélique de Sainte-Agnès de 1654] et, si vous cessiez de vous en faire, vous perdriez cette tranquillité, car il n'y en a point, en ce monde, qu'en mourant tous les jours à soi-même, c'est-à-dire tantôt à une passion, tantôt à une autre, mais quand il n'y en a plus de dominante, c'est-à-dire de volontaire, le combat en est doux et n'empêche pas que la paix de Jésus-Christ n'emporte le prix dans nos cœurs (28).*

Il convenait ainsi à Mère Agnès d'assurer la continuité de la maison à travers les péripéties de son histoire, la stabilité des religieuses, l'équilibre dans les bouleversements, le repos dans les pires emportements, la tranquillité dans les tempêtes. Thomas du Fossé dira que rien n'était « capable d'ébranler sa foi, ni de rien diminuer de l'égalité de son esprit dans la souffrance » (29). Besoigne témoignera dans le même sens :

*Toutes ses vertus différentes, mélangées et réunies ensemble formaient un tout, qui faisait comme une vertu unique qu'on peut appeler une égalité d'âme qui ne se démentait jamais [...]. Toujours tranquille, elle savait être ferme et douce à la fois, recueillie et agissante (30).*

Il ne devait pas être facile d'être la cadette de Mère Angélique

et d'exercer ses talents, en vicariance et subsidiarité, dans la même maison, durant toute une longue vie. Sans avoir à cultiver sa différence pour elle-même, Mère Agnès ne cherche qu'à survivre aux contre-coups d'une réforme monastique à laquelle elle avait participé de toute son âme, aux ruptures consécutives, aux changements de directeurs, à la pénible lutte d'influence entre Zamet et Saint-Cyran, aux attaques et bientôt aux persécutions suscitées par l'orientation cyranienne voire janséniste de la maison, encore qu'elle n'ait en elle-même aucune part à cette orientation. La dernière étape de son chemin est particulièrement significative. Suprême recours de ses filles spirituelles après le décès de la Mère Angélique survenu en 1661, elle va être pendant dix ans l'âme de la résistance à la persécution. En témoignent les *Avis dictés aux Religieuses*, la conduite qu'elle adopta sans jamais s'en départir lors de la dispersion des sœurs, son indéfectible fermeté dans le refus de la signature, la mansuétude sans égale qu'elle manifesta aux « signeuses », comme sa propre nièce et compagne de rélégation sœur Marie-Angélique de Sainte-Thérèse d'Andilly, la détermination dont elle fit preuve à l'endroit des manœuvres captieuses de M. de Péréfixe, refusant notamment « le mauvais sens qu'on donnait au mot d'*indifférence* qui lui avait échappé », sa rétractation enfin sur cette promesse extorquée de l'indifférence. Or à lire les lettres de la fin, notamment celle à sœur Flavie mourante, il est manifeste que, dans tout ce drame, Mère Agnès a toujours tenu à se placer au-dessus du débat proprement doctrinal pour en demeurer au plan spirituel. C'est en fille de François de Sales, de Bérulle, de Condren et de Zamet, plus qu'en fille de Saint-Cyran qu'elle mène le combat jusqu'au dernier jour et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette figure que, par son entremise, Port-Royal ait dû sa stabilité, dans les fluctuations où le précipitaient ses théologiens, à la sérénité de ses spirituels, irradiés de la lumière de l'École française.

- (1) [Besoigne], *Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, Cologne, 1752, t. I, 1, pp. 114-115.
- (2) *Ibid.*, p. 120.
- (3) [Mère Agnès], *L'Image d'une religieuse parfaite, et d'une imparfaite*, Paris, Savreux, 1665, p. 14.
- (4) *Ibid.*, p. 15.
- (5) *Ibid.*, p. 18.
- (6) *Ibid.*, p. 101.
- (7) *Ibid.*, p. 21.
- (8) *Ibid.*, p. 54.
- (9) *Ibid.*, p. 99.
- (10) S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, IX, ch. 10, pp. 787-788.
- (11) Sébastien Zamet, *Avis spirituels*, éd. Prunel, Paris, 1912.
- (12) *Ibid.*
- (13) *Ibid.*, p. 25.
- (14) Mère Agnès Arnauld, *Lettres*, éd. Faugère, Paris, 1858, p. 25.
- (15) *Ibid.*, p. 26.
- (16) [Besoigne], *Histoire...*, t. I, p. 169.
- (17) Condren (P. Charles de), *Lettres*, Paris, Le Cerf, 1943, pp. 23-24.
- (18) *Ibid.*, pp. 35, 30, 30-31.
- (19) Mère Agnès Arnauld, *Lettres*, I, p. 51 et 151, p. 453.
- (20) *Ibid.*, I, pp. 5-6.
- (21) *Ibid.*, II, p. 413.
- (22) Sébastien Zamet, *Lettres spirituelles*, Paris, éd. Prunel, 1912, pp. 551-552.
- (23) *Ibid.*, p. 555.
- (24) Mère Agnès Arnauld, *Lettres*, I, pp. 95-96.
- (25) *Ibid.*, I, p. 51.
- (26) *Ibid.*, II, pp. 412-413.
- (27) [Mère Agnès], *L'Image d'une religieuse parfaite*, p. 103.
- (28) Mère Agnès, *Lettres*, I, p. 317.
- (29) [Thomas du Fossé], *Mémoires*, Cologne, 1739, p. 328.
- (30) [Besoigne], *op. cit.*, t. III, p. 32.

## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

- Lettres de la Mère Agnès Arnauld*, 2 vol., éd. M.P. Faugère, chez B. Duprat, Paris, 1858.
- L'Image d'une religieuse parfaite et d'une imparfaite, avec les occupations intérieures pour toute la journée*, publiée sans nom d'auteur chez Charles Savreux, Paris, 1665.
- Œuvres complètes* du Père Charles de Condren, publiées sous la direction de l'abbé Pin, chez Ch. Guyot et Roidot, Paris, 1858.
- Lettres* du Père Charles de Condren, publiées par Paul Auvray et André Jouffroy, Le Cerf, Paris, 1943.
- Lettres spirituelles* de Sébastien Zamet, précédées des *Avis spirituels* du même prélat, publiées par Louis Prunel, chez Alphonse Picard, Paris, 1912.
- Sébastien Zamet, sa vie et ses œuvres*, par Louis Prunel, chez A. Picard, Paris, 1912.